

Zeitschrift: Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse
Herausgeber: Société Forestière Suisse
Band: 71 (1920)
Heft: 2

Artikel: La forêt et le champ de bataille [fin]
Autor: Barbey, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-785814>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et je ne pense pas qu'aucune répartition théorique ou artificielle ne présente plus d'avantages que celle qui résulte de l'adaptation naturelle dont la sagesse s'impose à l'observateur non prévenu.

Dans notre époque de plébiscite et de droits proclamés des petits peuples, il faudrait pouvoir interroger la population bovine de nos montagnes sur l'opportunité des „améliorations“ proposées et sur le genre de clôture et d'entraves dont on veut gratifier le troupeau, sous prétexte de séparation de la forêt et du pâturage et en vue de réaliser la théorie de la plante fourragère. Nous pensons que le plébiscite ferait triompher la liberté et la conservation de l'ancien habitat, consacrant la culture mixte du pâturage boisé, qui pour être extensive, sous un certain rapport, est pourtant suffisamment intensive, parce qu'elle est durable, exploitable sans à coup, connue dans ses effets et son rendement et justifiée par une pratique séculaire.

Les Piquet-Dessus, décembre 1919.

A. P... y.

La forêt et le champ de bataille.

(Fin.)

Comment traiter ces sapinières de l'arrière? Il faudra premièrement réaliser la valeur des arbres secs ou partiellement séchés, puis assurer la régénération et la production de l'avenir? Nous croyons que c'est dans cette zone étendue que devra porter en tout premier lieu l'effort de l'administration forestière, car, en l'espèce, le plus pressant est de reconstituer et remettre en valeur les éléments qui contribueront à la production et à l'accroissement; il faut donner aux arbres encore indemnes ou à peine touchés la dose de lumière et d'atmosphère qui leur est indispensable pour produire le maximum de rendement. En vue de les prémunir contre les atteintes toujours possibles des insectes, il faut enlever rapidement de leur entourage les sapins criblés, décapités et ceux qui sont sur le point de sécher, ces derniers constituant des foyers dangereux de propagation des xylophages.

Jusqu'à quel point convient-il de maintenir sur pied les arbres de la catégorie des gaulis et des perchis qui, malgré leur aspect verdoyant, recèlent en eux des corps étrangers provoquant des foyers de putréfaction?

Ces arbres, condamnés à plus ou moins longue échéance, ne peuvent être regardés comme des éléments futurs de production du massif. En effet, à mesure qu'ils augmenteront de volume, leurs plaies deviendront plus envahissantes; si même ils parviennent à végéter une, deux ou trois décades, leur bois sera toujours inutilisable comme grumes. Le seul emploi possible de ces sapins est le chauffage; encore leur débitage sera-t-il dangereux et difficile en raison de la mitraille renfermée dans les troncs.

Il nous paraît que cette catégorie de tiges contaminées doit être maintenue provisoirement et partiellement et qu'on ne doit la considérer que comme la protectrice des jeunes plants qui nécessairement devront être installés dans ces massifs clairiérés et décimés.

On fera bien d'éclaircir dans les prochaines années les fourrés, gaulis et perchis en enlevant en premier lieu les arbres les plus menacés et en intensifiant cette opération, là où le sol est fertile et où l'absence de semis naturels non blessés est un indice que des plantations doivent être faites.

* * *

Si, maintenant, on examine la deuxième zone du champ de bataille de montagne, c'est-à-dire celle qui se trouve à une altitude intermédiaire, on constate que son sol est affreusement bouleversé par les tranchées, les boyaux et les trous d'obus, sans parler des ouvrages fortifiés et des abris pour les troupes blotties dans la position de l'arrière. La forêt a été presque totalement exploitée pour les besoins des combattants; les seuls arbres demeurés debout sont semblables à des mâts de navires; c'est la mort du végétal, car les sapins sur pied sont tous décapités. La dessiccation complète de leur bois et l'absence totale d'écorce ne peuvent tenter les insectes ravageurs; de sorte que de ce côté-là, le danger d'une invasion de Bostryches ou de Cérambycides, par exemple, n'existe plus.

La reconstitution de cette zone présente des difficultés d'une autre nature que celles envisagées à propos de la première. Ici, on ne peut compter sur un semis naturel, car il n'y a plus d'arbres semenciers dans la région supérieure et il faut prévoir une reconstitution artificielle complète. Avant cela, un nettoyage radical du terrain est indispensable, car il est encore encombré de projectiles

non explosés et recouvert de fils de fer barbelés, chevaux de frise, etc. Le malheur est que ces débris dangereux et ceux qui entravent la circulation sont déjà en partie cachés par une végétation accessoire composée de noisetiers, de saules, de sureaux et surtout d'épilobes et de framboisiers. Ces végétaux recouvrent les ruines et entravent la récupération des débris métalliques. D'autre part, la présence de cette végétation secondaire favorisera la reprise des plants, leur assurera un peu de fraîcheur pendant l'été, ainsi qu'une ombre bienfaisante, sur les pentes ensoleillées. Ces buissons offrent aussi l'avantage de recouvrir le peu d'humus qui n'a pas été bouleversé par le bombardement; ce dernier reste fixé à la surface et le sol se croûte moins facilement.

Nous pensons que la meilleure utilisation des troncs secs encore debout consisterait à les brûler sur place par tas de cinq à dix troncs, suivant la nature du sol. On ferait des brasiers là où le sol est le moins rocheux et l'on détruirait ainsi du même coup, par placeaux, la végétation buissonnante qui doit partiellement disparaître pour permettre de faire des plantations. Cette opération produirait des dépôts de cendres dont la présence serait un avantage indiscutable pour la reprise des plants.

L'éloignement des centres de consommation, le bouleversement du sol et l'impossibilité de débiter ces troncs remplis de mitraille les rend inutilisables comme chauffage.

Si l'on gagne le sommet de ces hauteurs des Vosges qui ont été de vraies citadelles, dont chaque mètre carré était défendu avec acharnement, on constate que ces sommets sont transformés en un chaos désertique. Les constructions et les tranchées en maçonnerie alternent avec les dépressions formées par les obus de gros calibre, envahies par des réseaux de ronce artificielle qui forment des obstacles infranchissables. Le sol est tellement bouleversé et transformé, qu'on ne peut imaginer qu'il y a cinq ans il était recouvert d'une luxuriante sapinière.

Ici, pas trace de buissons ou de plantes, la terre est pulvérisée. On ne peut concevoir de culture que par l'installation artificielle de cette végétation secondaire et préparatoire qui encombre trop vite la région intermédiaire de la montagne dévastée, mais qui manque complètement sur la crête.

C'est seulement lorsqu'on aura réussi à faire prendre racine

à des buissons et à certaines plantes susceptibles de végéter dans ce terrain — et en donnant la préférence à des semis de graines — qu'on pourra songer à installer sous leur couvert des essences de valeur appelées à former le futur massif.

A notre avis, il faut commencer la reconstitution par la base de la montagne. La pénurie de la main-d'œuvre empêche une intervention simultanée et générale dans les trois zones. La première, la plus vaste, est celle qui mérite le plus que le forestier intervienne bientôt et avec énergie.

* * *

A quoi en est la reconstitution de la sylvie de plaine dévastée, comment se présente-t-elle ?

En parcourant les taillis sous futaie ou les taillis composés en voie de conversion comme ceux de l'Argonne, on éprouve la même désolation et le même découragement qu'en escaladant la citadelle de l'Hartmansweilerkopf. Le sol n'a pas été modifié depuis que les combattants l'ont abandonné au moment de l'armistice. Les épaves métalliques sont encore sur place.

Il est presque impossible de parcourir la sylvie détruite, car dès qu'on sort des sentiers et des routes rétablies au fur et à mesure de la bataille, on est arrêté par l'éternel enchevêtrement des fils de fer barbelés. La rouille les rend presque invisibles, ils se confondent avec la végétation, et là où ils avaient été fixés hâtivement sur les tiges des cépées, ils sont maintenant encastrés dans l'écorce et l'aubier.

Entre les trous d'obus et les sections de tranchées et de boyaux, la végétation reprend ses droits et le taillis sort de nouveau de terre, alors que se profilent sur le ciel les squelettes des baliveaux tordus, brisés ou carbonisés. De même qu'en montagne, cette puissance se manifeste trop hâtivement, avant même que l'homme ait eu le temps, non pas de niveler — il ne peut en être question — mais seulement de rendre le sol forestier d'un parcours moins dangereux ou même possible.

Ici se pose la grande question qui fera encore couler beaucoup d'encre dans les revues forestières françaises. Malheureusement, l'espace nous manque pour traiter ce problème capital avec toute l'ampleur voulue.

Un fait indiscutable demeure et domine la situation : la pro-

portion des taillis dans la plaine de France est énorme. On sait que cette production exagérée de bois de feu ou d'états de mines était désavantageuse. Avant 1914, le propriétaire forestier, qu'il fut l'Etat, les communes ou les particuliers, ne retirait de ces forêts qu'une rente peu appréciable et très inférieure à celle des sapinières. La production du charbon et l'utilisation vulgarisée du fer et du béton armé avaient considérablement réduit le revenu de ces bois. La conversion en futaie feuillue, traitée à l'état clair, suivant la méthode réputée de M. Huffel, marque déjà un indiscutable progrès. Mais, ce qu'il faudrait tenter, *là où le climat et la nature du terrain le permettent*, c'est l'installation, même par bouquets, du sapin blanc, du mélèze, des pins sylvestre et Weymouth, du Douglas bleu ou vert, suivant la constitution chimique du sol et la présence ou l'absence d'un couvert latéral, et parmi les feuillus, le robinier et le peuplier blanc, comme le suggère avec beaucoup d'à propos, M. Jolyet, l'éminent professeur de Nancy.¹

Tout ce qu'on pourra tenter pour orienter la culture des forêts de plaine vers une plus grande production de bois d'œuvre, à l'exclusion des chauffages, sera une heureuse mesure, car ce que la France demande à l'étranger, c'est avant tout des planches et des charpentes de résineux.

Enfin, si l'on examine encore l'utilisation des surfaces agricoles anéanties par les batailles, on peut se convaincre que la culture des céréales et la reconstitution des prairies est impossible sur des milliers d'hectares. Il n'est pas nécessaire de donner ici une description de cette ruine de la surface terrestre, que ce soit dans les environs de Verdun, dans la Woëvre, dans l'Artois ou dans les Flandres. Les documents photographiques et les récits des combattants nous avaient préparé à l'horreur de ces tableaux; le spectacle de la réalité est bien pire encore!

Il appartiendra à la science forestière de mettre en valeur ces surfaces qui, par suite, entre autres, de la disparition de centaines de villages, ne peuvent plus être cultivées comme autrefois. La couche d'humus n'existant plus, il faut assimiler ces étendues aux talus de chemins de fer constitués par du terrain maigre provenant des couches inférieures et ramené à la surface.

¹ *Revue des Eaux et Forêts*, année 1919 n° 5, p. 93-99. Paris, Berger-Levrault, éditeurs.

Lorsqu'on parcourt le champ de bataille de Verdun, du Mort-Homme et de Vauquois, par exemple, on ne distingue plus ce qui était primitivement champs, prés ou bois. Tout a pris une teinte uniforme et est recouvert d'une végétation parasite très clairsemée ; cependant, sur la ligne de combat, là où les entonnoirs de mines sont rapprochés formant des cratères de 8-10 m. de profondeur, la végétation herbeuse ou buissonnante ne s'est pas encore installée. Dans les circonstances les moins défavorables, après récupération du matériel métallique énorme qui encombre encore le champ de bataille, on pourra transformer ces espaces ruinés en pineraies. Ces dernières y réussiront certainement aussi bien que sur les croupes crayeuses de la Champagne où le pin noir a été cultivé en grand durant les quarante dernières années.

Par contre, là où l'on constate une pauvreté excessive du sol, il y aurait lieu de reconstituer la couche fertile en créant une forêt provisoire à l'aide d'essences intermédiaires buissonnantes. Parmi ces dernières, on peut citer le noisetier, le saule marceau, le sureau, le framboisier, etc. Puis on plantera ailleurs des arbres à accroissement rapide et peu délicats sous le rapport de la fertilité du sol, tels que les sorbiers, l'érable, le frêne, le cytise, le robinier et par dessus tout le tremble et l'aune blanc, dont les exigences sont peu marquées et le pouvoir fertilisant des feuilles indiscutable.

En plantant à l'écartement de 2,50 à 3 m., on pourra facilement, au bout de 5 à 7 ans, installer — par plantation ou semis — sous cette végétation intermédiaire des essences plus productives qui constitueront les éléments de la futaie mélangée de l'avenir.

La tâche est immense, presque écrasante, et ce qui rend son exécution à l'heure actuelle si aléatoire, c'est la question brûlante de la main-d'œuvre.

Espérons, cependant, que le gouvernement comprendra que ce n'est pas le moment de diminuer le personnel des agents et des préposés forestiers. Au contraire, la reconstitution des forêts dévastées par les prélèvements abusifs des armées, par les batailles et surtout le problème de la transformation en forêts des anciens terrains agricoles anéantis exigeraient une augmentation considérable du nombre des forestiers.

Montcherand (Vaud) 1^{er} décembre 1919.

A. Barbey.
